

L'école de gardes-malades et l'hôpital pour femmes de Zurich : (à l'occasion de son jubilé)

Autor(en): **Haltenhoff, C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **14 (1926)**

Heft 241

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-258885>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ferrière, sont connus de toutes nos lectrices: inutile de les leur présenter.

Le B. I. E. a pour but de développer les relations internationales dans le domaine pédagogique. Pour atteindre ce but, il s'est mis en rapport avec le Secrétariat de la S. d. N., l'Institut international de Coopération intellectuelle, le B. I. T., les Ministères de l'Instruction publique, les Associations qui s'intéressent à l'éducation. Il centralise surtout la documentation sur la psychologie pédagogique, sur l'éducation publique et privée de l'enfance et de l'adolescence. Il servira naturellement de centre de coordination entre les institutions s'occupant des mêmes questions ou travaillant dans des domaines connexes. Il prendra l'initiative d'enquêtes expérimentales ou statistiques. Il favorisera les voyages d'études pour instituteurs et professeurs.

Chacun est d'accord aujourd'hui pour estimer que seule une mentalité nouvelle, largement humaine, peut permettre la solution pacifique des problèmes angoissants qui se posent de toutes parts, et que, pour former cette mentalité, il n'est d'autre puissance que l'éducation. Ce sont les éducateurs de toutes les nations qui sont appelés à créer parmi la jeunesse une atmosphère de bonne volonté, de confiance et de fraternité, unique garantie de force et de durée pour la S. d. N. Le B. I. E. convie toutes les femmes à les y aider en lui apportant les concours actifs et dévoués dont il a besoin pour réaliser son programme. La secrétaire générale, M^{lle} Marie Butts, se fera un plaisir de fournir des détails supplémentaires à toutes les personnes qui les lui demanderont. M. B.

L'inauguration du Palais de la Femme.

Ce fut vraiment une splendide manifestation en faveur de la cause féminine que l'inauguration du Palais de la Femme, qui a eu lieu à Paris, 9, rue de Charonne, au début de l'été. Une foule considérable remplissait le vaste réfectoire de ce bel établissement, transformé pour l'occasion en salle de réunion, tandis que sur l'estrade avait pris place le général Booth, entouré de plusieurs personnages importants du monde officiel et du monde salutariste, et que les musiciens de la Garde républicaine s'apprétaient à exécuter de beaux morceaux d'orchestre.

MM. Justin Godard, sénateur, Ch. Richet, Myron Herrick, ambassadeur des Etats-Unis, Durafour, ministre du Travail, prirent tour à tour la parole, et dans des discours très impressifs, parlèrent avec émotion, soit de la situation poignante de la femme qui lutte et travaille seule à Paris, soit de l'œuvre admirable de l'Armée du Salut. Un souffle vivifiant d'amour et de compréhension humaine les animait tous, souffle qui gagna l'assemblée et la remua profondément.

Puis ce fut au tour du général Booth d'exprimer sa reconnaissance à celles qui contribuèrent à la fondation du Palais de la Femme, et de développer ses projets futurs relatifs au Palais de

l'Enfant, dont il salue la création à Paris même, dans un avenir prochain. En véritable Anglais, le général ne craint pas l'humour et sait l'entremêler aux questions les plus sérieuses, ce qui donne beaucoup de saveur à ses discours.

Ensuite, extraite d'une heure consacrée à une collation et à la visite du bâtiment. Quelle joie pour toutes les personnes qu'intéresse le sort des travailleuses, de traverser ces salles claires et confortables (où plus de 600 repas pourront être servis à la fois), bibliothèque, parloir, salle de conférence et de visiter les cuisines et salles de bains, buanderies, etc... Que tout cela représente d'heures de repos, de délassement, de bien-être physique et moral, pour toutes les femmes qui viendront y chercher un abri!

Quant aux 743 chambrettes qui occupent les quatre étages de l'immeuble, elles sont délicieuses de simplicité et de bon goût. Outre un lit, une table, une chaise, une armoire anglaise, elles contiennent, bienfait inestimable, un évier à eau chaude et à eau froide. Quel luxe utile et plein d'à-propos! Enfin, sur les toits, de vastes terrasses sont prévues.

Vers 17 h. 30 eut lieu la consécration religieuse de l'édifice. Cantiques, prières, témoignages, puis discours et oraison liturgique du général Booth se succédèrent dans un grand élan d'enthousiasme et de foi.

En sortant ce soir-là du Palais de la Femme, une satisfaction intime nous pénétrait. Il nous semblait que la cause féminine avait planté un drapeau dans les lignes ennemies de l'indifférence, et que ce drapeau serait suivi de beaucoup d'autres. N'oublions pas que l'initiative de cette œuvre merveilleuse est due au zèle infatigable du commissaire Peyron, et que ceux qui sont disposés à lui venir en aide peuvent encore lui adresser leurs dons, au Quartier général de l'Armée du Salut, 76, rue de Rome, à Paris.

(Retardé.)

H. NAVILLE.

L'Ecole de gardes-malades et l'hôpital pour femmes de Zurich

(A l'occasion de son jubilé)

L'idée de fonder une Ecole de gardes-malades avec Hôpital pour femmes avait été émise pour la première fois à l'Assemblée générale de la Société d'Utilité publique des Femmes suisses en 1894. Mais ce fut en 1896, au Congrès des Intérêts féminins de Genève, que M^{lle} Anna Hær, docteur en médecine, lança le projet avec l'autorité que lui conférait sa compétence indiscutée unie à une conviction communicative. Grâce au travail de la Commission fondée peu après — dont faisait entre autres partie M^{me} Heim, la première femme médecin de la Suisse, — grâce aussi au zèle des

La vie et l'œuvre de Flora Tristan

Tel est le sujet du livre¹ que vient de publier M. Jules-L. Puech, docteur en droit et en lettres de l'Université de Paris, avec l'aide de M^{me} Puech, « collaboratrice patiente et conseillère précieuse ». Ce beau livre, fruit de seize années de travail, est une œuvre de bénédictin, à en juger seulement par l'abondante bibliographie de la fin du volume et par les notes et renvois au bas des pages. C'est aussi un livre d'un très grand intérêt social et littéraire, faisant revivre intensément cette belle et ardente Flora Tristan, cette ancêtre à la fois du socialisme, du mouvement féministe et de l'Internationale ouvrière.

¹ *Librairie des sciences sociales et politiques*. Marcel Rivière, 31, rue Jacob et 1, rue Saint Benoit, Paris. Prix : 25 francs.

Du même auteur :

Le Proudhonisme dans l'Association internationale des travailleurs. (Paris, Alcan, 1907).

Proudhon et notre temps (Paris, Chiron, 1920).

Les socialistes et la guerre. (Éditions de la « Paix par le droit », 1919).

Les jeux de la politique et de l'amour (Paris, Bernard Grasset, 1912).

La tradition socialiste en France et la Société des Nations (Paris, Marcel Rivière, 1922).

Un précurseur de Ch. Fourier au XVI^e siècle (Paris, Marcel Rivière, 1923).

L'étude si complète, si fouillée de M. Puech, — étude qu'il complètera par la publication du *Journal* de son héroïne — nous paraît une juste réparation de l'oubli où l'on avait laissé tomber celle que l'auteur appelle la grand'mère de « l'ouvriérisme », en démontrant que l'association internationale des travailleurs et le mouvement syndicaliste sont en puissance dans la doctrine prêchée par l'apôtre de l'union ouvrière. Son activité a oscillé, comme un balancier, des aperçus les plus hardis aux essais les plus raisonnables.

Ce qui séduit M. Puech chez Flora Tristan, « c'est qu'elle illimite les progrès et délimite la tâche immédiate. » Entre autres explications qu'il donne de l'oubli presque complet où a sombré la mémoire de cette femme d'élite, l'auteur estime que son attitude morale et raisonnable peut expliquer l'oubli. « L'extrémisme un peu plus sensationnel assure parfois un renom plus durable. Elle eut trop l'horreur de la démagogie pour s'assurer la popularité par des moyens qu'eût réprochés sa conscience. Elle ne se courba pas devant les grands de ce monde, elle ne voulut pas flatter le peuple. »

Les années d'apprentissage. — Les années d'apostolat. — Le socialisme de Flora Tristan, telles sont les trois parties du livre de M. Puech.

Le VIII^e Cours de Vacances suffragiste

(Ermatingen, 12-17 juillet 1926.)

membres de l'U. P. F. S., ainsi qu'à l'appui de la municipalité zurichoise, la somme nécessaire fut bientôt réunie. La première pierre put être posée le 11 juillet 1899, et en mars 1901 une modeste cérémonie marquait l'achèvement de l'édifice.

L'affluence des élèves et des malades justifia bientôt l'initiative si hardie des fondatrices et l'excellence de l'organisation. Les renseignements qui précèdent sont empruntés à l'intéressante brochure que l'Ecole vient de publier pour commémorer ses vingt-cinq années d'existence. Nous y trouvons aussi la biographie des ouvrières de la première heure, à qui est dû l'heureux développement de l'institution. Dr. Anna Heer, médecin et chirurgien distingué, avait vu de près les lacunes qu'offrait la préparation des infirmières et consacra l'énergie indomptable qui animait sa personne, si frêle d'apparence, à remédier à ces insuffisances. Elle fut secondée par M^{me} Heim, cette femme admirable, qui avait bravé toutes les oppositions et toutes les calomnies, lorsqu'elle s'était vouée, en 1868, à l'étude de la médecine. Sa belle carrière médicale ne l'avait pas empêchée d'être une épouse et une mère accomplies, et son expérience dans ces divers domaines la préparait merveilleusement à collaborer à l'Ecole. Elle prit aussitôt en mains tout ce qui concernait le soin des bébés. En M^{lle} Ida Schneider, la première directrice, on avait trouvé celle qui allait bientôt être l'âme de la maison. Son activité infatigable, son dévouement absolu, un don psychologique très affiné, lui permirent d'exercer une influence décisive et des plus bienfaisantes sur la jeunesse confiée à ses soins. Rentrée dans la vie privée, elle suit aujourd'hui avec amour l'essor de l'organisme dont elle a conduit les premiers pas dans une voie souvent difficile. Car, si des sympathies agissantes ont accompagné les débuts, les attaques n'ont pas manqué. Comment des femmes sauraient-elles conduire un hôpital? diriger des services médicaux, chirurgicaux et gynécologiques?... Peu à peu, il est vrai, cette hostilité avait fait place à une considération grandissante, à des rapports très cordiaux avec d'autres établissements hospitaliers, ce qui facilitait beaucoup la formation des élèves.

La crise déchainée par la guerre n'a pas épargné l'Ecole. Le poste de directrice, où M^{lle} Schneider avait fait preuve d'une parfaite maîtrise, dut changer plusieurs fois de titulaire; le nombre des élèves et des malades diminua subitement. M^{me} Heim et M^{lle} Heer étaient enlevées par la mort. La grippe, qui sévissait dans le pays compliquait la tâche de chacun.

Aujourd'hui les difficultés sont surmontées. L'organisation a été de plus en plus perfectionnée, surtout en ce qui regarde les soins de l'enfance. Les gardes-malades formées à Zurich jouissent d'une estime bien méritée. Les préoccupations financières sont écartées. Les femmes de Zurich, qui ont montré tant de courage et de persévérance dans leur généreuse initiative, peuvent regarder avec fierté l'œuvre accomplie.

C. HALTENHOFF.

Quel excellent conseil nous fut donné de choisir les bords du lac de Constance, Ermatingen, et l'hôtel Adler, pour notre semaine suffragiste de cet été! On n'aurait pu rêver site plus approprié, contrée plus riante, population plus sympathique, maison plus accueillante, hôtesse plus maternelle! Aussi, ce huitième cours de vacances ne nous laisse-t-il que de lumineux souvenirs. Du premier au dernier jour l'atmosphère en a été celle que nous aimons, atmosphère d'entente, de cordialité, de compréhension mutuelle, que nous devons non seulement à nos collaboratrices dévouées, mais à toutes nos participantes, qui furent incomparables d'amabilité, d'entrain, de bonne volonté et de complaisance. Une fois de plus nous avons pu constater que la famille suffragiste est une cellule où l'on est heureux et où il fait bon vivre.

Je sais bien que nos élèves ne partageaient pas encore toutes nos opinions sur l'exercice des droits politiques par les femmes, que quelques-unes craindraient d'assumer des responsabilités sociales nouvelles; mais après avoir assisté à nos discussions, elles ne pourront faire autrement que de réfléchir à ce qu'elles ont entendu, et nous sommes persuadées que mainte petite semence répandue dans nos heures de cours ou dans nos entretiens particuliers ne fera que germer et grandir. Mieux que jamais peut-être, nous avons compris, le mois derniers, l'immense utilité de nos cours, d'autant plus qu'année



Les participantes au Cours de Vacances suffragiste

I.

La première partie va de la naissance de Flora en 1803 à son mariage en 1821 et à la séparation d'avec son mari en 1828. Flora Tristan était la fille d'un noble Péruvien, don Mariano de Tristan, et d'une Française émigrée en Espagne, Thérèse Lainé, unis par un mariage célébré par un prêtre, mais resté secret, et qui ne fut jamais régularisé. Don Mariano mourut sans avoir fait de testament, laissant femme et enfant dans une situation très précaire. M^{me} de Tristan dut quitter la riche demeure qu'elle habitait depuis son mariage et se réfugier dans un des plus vieux quartier de Paris, dans un taudis donnant sur une ruelle infecte. La jeune Flora entra comme ouvrière coloriste dans l'atelier d'un peintre lithographe. Pour gagner quelque argent, elle coloriait le soir des étiquettes de parfumerie. La mère et la fille manquaient de tout, même de bois pour se chauffer.

Quand le patron de Flora, André Chazal, séduit par la beauté de sa jeune ouvrière, en fit sa maîtresse, puis la demanda en mariage, M^{me} Tristan obligea sa fille à épouser cet homme « qu'elle ne pouvait ni aimer, ni estimer » ainsi qu'elle l'a écrit plus tard. Flora avait 18 ans. Les deux époux habitèrent ensemble 4 ans et eurent 2 enfants. Tout alla assez mal dès le début.

Chazal et sa femme différaient d'éducation et d'humeur. Les ressources du ménage avaient diminué et Chazal déclara dans la suite que sa femme aurait dit: « S'il était riche, je demeurerais avec lui, mais il est pauvre, je ne puis vivre plus longtemps avec lui. » Flora, de son côté, l'a accusé d'avoir cherché à plusieurs reprises à la pousser à la prostitution. Bref, la jeune femme quitta le foyer conjugal en 1825 pour n'y jamais revenir. Peu après son départ, elle mit au monde sa fille Aline, et confiant ses enfants à sa mère, elle exerça le métier de dame de comptoir chez un confiseur, puis celui de femme de chambre dans une famille anglaise avec laquelle elle voyagea beaucoup.

« Dès l'âge de 23 ans, écrit M. Puech, son sort qu'elle juge malheureux, sa situation de femme mariée qui lui paraît un esclavage, son état de femme séparée qui fait d'elle une paria l'orientent vers la pensée qui dominera toute sa vie: *l'affranchissement*; l'affranchissement du pauvre et celui de la femme, car elle est elle-même une pauvre femme. »

Flora essaya en 1829 de se rapprocher de son oncle du Pérou, don Pio de Tristan, et elle lui écrivit pour demander sa protection. Dans sa lettre, elle commit l'imprudence de révéler que l'union de ses parents n'avait pas été régularisée et qu'elle-même par conséquent était « illégitime. » L'oncle en prit bonne